

Laurentius Petri et la Kyrkoordning de 1571

par L.-M. DEWAILLY, o.p.

Pour mettre en leur vraie lumière la personnalité de Laurentius Petri et l'influence qu'il a exercée dans son pays, il est nécessaire de rappeler d'abord, si sommairement que ce soit, l'histoire du XVI^e siècle suédois et même des temps qui l'ont précédé. Avouons qu'elle ne nous est pas familière.

I. LA RÉFORME EN SUÈDE

Tandis que les Vikings, à travers les terres et les mers, poursuivaient leurs expéditions tant à l'est qu'à l'ouest, semant la terreur et les ruines en même temps qu'ils créaient des liens et échanges de toute espèce, leurs familles restées au pays ont entendu l'annonce de l'Évangile. Le premier flot de missionnaires vient de Westphalie (et même, par saint Anschaire, de Picardie), le second, d'Angleterre. Vers le milieu du XI^e siècle prennent forme les premiers diocèses, d'abord dépendants de Hambourg-Brême. La métropole de Lund, instituée dès 1103-1104, couvre tout le territoire nordique, puis se limite au Danemark lorsque Nidaros (Trondheim) s'en détache en 1152 et Upsal en 1164. Cette dernière province compte au Moyen Âge cinq sièges en Suède centrale, avec Växjö tout au sud et Aabo¹ sur la côte de Finlande.

Les trois pays entrent lentement en chrétienté, ce dont témoignent les nombreuses églises anciennes encore dispersées le long des côtes, dans les plaines défrichées, dans les clairières. Le processus est lent, tant chez les fidèles que dans le clergé, en raison d'usages ou de rites fort anciens, mais la foi rencontre peu d'opposition tenace et s'im-

1. Le « o » suédois, qui n'existe pas en français, a été rendu dans les mots suédois qui le comportent par la transcription « aa » (qui en danois correspond à ce même « o »).

plante partout. Les Cisterciens et plus tard les Ordres mendiants, puis le rayonnement de sainte Brigitte y contribuent largement. En même temps s'établissent peu à peu avec l'Europe continentale des échanges de diverse nature, commerciaux certes, mais aussi religieux et intellectuels, grâce en particulier aux étudiants envoyés dans les universités alors en pleine efflorescence.

La Peste noire et le grand schisme (d'Occident) imposent à cette croissance un sévère coup de frein. Le xv^e siècle trouve la Suède troublée par des crises violentes où elle cherche à sauver à tout prix son indépendance. Celle-ci lui est refusée par les souverains danois depuis l'Union de Kalmar (1397). Les luttes s'exaspèrent, les haines s'accumulent, où sont engagés aussi bien les hommes d'Eglise que les seigneurs et les paysans. Ainsi le digne et pieux Jakob Ulfsson², l'archevêque d'Upsal qui fonda en 1477 l'université de cette ville, est très lié au roi danois Christian II et son successeur Gustave Trolle l'est plus encore. Ils entendaient résister aux empiètements seigneuriaux, qui n'étaient pas chimériques, et disposaient des moyens de se défendre, quitte à se rendre gênants, parfois odieux : tel G. Trolle qui finalement sera déposé et devra aller finir ses jours au Danemark.

Rome était loin. Personne ne songeait à s'en dégager. Mais les voyages étaient lents, surtout en hiver, les courriers se faisaient attendre. Rome était de plus devenue une capitale politique et artistique autant que religieuse, et la papauté s'embarrassait dans des conflits compliqués. Deux évêques furent massacrés avec 80 autres notables au château de Stockholm par Christian II qui voulait intimider et décourager ses adversaires. Ce fait joint à un décès et à la déposition de G. Trolle créa un vide où seuls deux évêques restaient en place. On conçoit que, vue de Rome, la situation ait paru assez confuse pour que la confirmation des élus soit retardée. Ce vide prolongé fut l'une des circonstances qui ont favorisé et précipité l'introduction de la Réforme dans un pays qui ne la désirait pas.

On ne peut estimer en effet que l'Eglise catholique avait en Suède plus qu'ailleurs besoin d'être réformée. Plutôt moins. Peut-être fait-elle figure, comme en d'autres pays, d'institution « pléthorique et fatiguée » (E. Margolin), sans grande vitalité conquérante, trop portée, en ses prélats, à acquérir et défendre puissance et privilèges, et, chez les fidèles, trop routinière en ses pratiques. Mais on ne constate nulle part une répulsion massive des croyants contre une décadence insupportable ou une foi qui se corrompt, pas davantage une fermentation de pensée, une sorte de « pré-réforme » humaniste qui exige le retour à la pureté des origines. Rien non plus d'analogie au drame contagieux

2. L'usage des noms de famille était presque inconnu dans le peuple. Au prénom de baptême était joint le prénom du père (Un tel fils d'Un tel, par exemple Olof Andersson, Anders Olofsson ; -sen en danois). Les clercs portaient normalement les deux mêmes noms sous leur forme latine. En cas d'homonymie on y ajoutait un adjectif désignant le lieu d'origine.

de Luther, à une découverte pathétique capable de prendre corps soudain à la faveur de conditions favorables hors de tout calcul. En fait, le luthéranisme a pris pied sans peine à Stockholm, capitale où la bourgeoisie très germanisée était sûre de l'appui du roi, et de là s'est lentement répandu pas à pas à travers le pays entier. Ce ne sera chose faite qu'à la fin du siècle.

Quand Gustave Vasa entre en scène, l'attention se porte spontanément sur ce jeune héros déjà légendaire par les aventures épiques de son combat contre les Danois. Prenant la tête du mouvement, il réussit en deux ans (1521-1523) à les éliminer. Il fait dès lors figure de chef indispensable et indiscuté. Elu roi au *riksdag* (diète) de Strängnäs le 6 juin 1523, il se donne aussitôt pour tâche de consolider à la fois l'unité et l'indépendance du royaume. On ne tarde pas à s'apercevoir qu'il ne tolérera aucune résistance, qu'il luttera contre les pays voisins (oui, les luttes interscandinaves ont eu la vie longue et la Russie s'intéressera longtemps à la Finlande ou aux pays baltes) et, dans le pays même, contre les seigneurs qui défendent leurs prérogatives comme leurs terres, ou contre les prélats, qui détiennent en outre de grands monuments emplis d'objets précieux, tandis que d'importantes sommes dues à la Curie romaine leur passent par les mains. Le roi a besoin de tout le pouvoir et de toutes les richesses. Il parviendra à s'en emparer par étapes implacables et la Réforme entrera par cette porte. Nous n'en pouvons consigner ici que les grandes dates et les principaux noms.

Le roi remarque à Strängnäs un jeune diacre du nom d'Olaus Petri, rentré de ses études à Wittenberg depuis 1518, protégé de l'archidiacre Laurentius Andreae. Il les fait venir tous deux à Stockholm, le premier comme secrétaire de la ville, le second comme conseiller personnel. Olaus prêche alors régulièrement dans la « Grande église » (*Storkyrkan*, l'église Saint-Nicolas, relevant de l'archidiocèse d'Upsal alors vacant, aujourd'hui cathédrale de l'évêché érigé en 1942), où il dénonce les erreurs et les abus de l'Eglise que ne justifie aucun passage de l'Écriture. Il se marie bruyamment en 1525, ajoutant le scandale à la méfiance. Il devient secrétaire du roi (1527). Il jouira d'une entière liberté pour prêcher, écrire, faire imprimer les « idées nouvelles ». En une quinzaine d'années très fécondes il va pourvoir la Suède de formulaires liturgiques suédois, d'ouvrages de controverse, d'une traduction du Nouveau Testament, de plusieurs commentaires de péricopes bibliques. Plus tard les nuages viendront obscurcir son étoile.

Entre temps prend place la diète fameuse de Västerås (juin 1527). Elle demande à tous, de la part du roi, de s'en tenir à l'Évangile et à la « pure parole de Dieu », c'est-à-dire à la foi chrétienne telle qu'elle a été prêchée jadis en Suède. Mais au-delà de cette formule ambiguë, ce qui est le plus voyant, c'est l'exigence absolue du roi ; les évêques et capitulaires présents ne veulent pas faire figure de patriotes tièdes et finalement s'inclinent devant le monarque. Toutes les ressources de

l'Eglise seront mises à sa disposition et l'on se passera, pour la provision des évêchés, de la confirmation vainement attendue de Rome. Tout est prêt pour un schisme, il n'y manque qu'une tête.

Le roi d'abord n'entendait pas supprimer les évêques, mais les tenir bien en mains. Le dernier, Hans Brask, qui luttait depuis dix ans, quitta la Suède, à bout de forces, à l'automne de 1527. A peu près au même moment disparurent deux autres hommes de valeur : Johannes Magnus, le dernier « élu », qui administrait Upsal depuis 1523, mais jamais confirmé, qui fut sacré en Italie comme archevêque d'Upsal (1533-1544), et avec lui son frère Olaus Magnus, qui lui succéda dans les mêmes conditions (1544-1553), présent à ce titre au Concile de Trente de 1545 à 1549.

Pour mettre fin à la longue vacance du siège primatial, Gustave avait désigné un corps électoral de son choix, afin de mettre hors de cause le vieux chapitre. Il lui fit élire le jeune Laurentius Petri, frère cadet d'Olaus, lui aussi ancien étudiant à Wittenberg et devenu « maître d'école » à Upsal. Le roi requit alors, pour accomplir la cérémonie, deux évêques sacrés en 1528 sans confirmation, qui pensèrent alléger leur conscience en protestant secrètement (le document nous est parvenu) de ne vouloir à aucun prix favoriser un schisme en déférant aux ordres inévitables du roi. Le sacre eut donc lieu à Stockholm le 22 septembre 1531. Le roi était loin de se douter que le nouveau prélat garderait avec autant de constance sa liberté de pensée et d'expression et qu'il lui survivrait de treize ans. Nous le retrouverons.

Un autre synode d'Upsal, en 1536, impose à tous la nouvelle messe en suédois et supprime le célibat des prêtres. Peu après, Gustave appelle près de lui deux Allemands pour renforcer avec leur aide son armature gouvernementale. De Konrad von Pyhy il fait un chancelier (1538) chargé de consolider le pouvoir royal en créant des Conseils dont l'un est « de religion ». Georg Norman est associé au précédent dans la réorganisation de l'Eglise. Il devient le premier *ordinator et superattendens*, titre qui pour un moment éclipse celui d'évêque (qui sera un temps réservé à l'ex-archevêque Laurentius) pour être attribué aux chefs des territoires conquis ou des anciens diocèses remaniés.

Les années suivantes sont mouvementées : nouveaux soulèvements dans le pays, guerres contre les voisins. Suivant les vœux exprimés par les diètes successives, Gustave est de plus en plus préoccupé de consolider l'unité du royaume à l'encontre de toute dissension. Ainsi Laurentius Andreae et Olaus tombent en disgrâce, sont accusés de trahison et condamnés à mort puis aussitôt graciés au prix d'une forte rançon (1540). Puis, entre 1540 et 1542 sont publiées la première traduction de toute la Bible (1541) et des éditions révisées des livres liturgiques. Quant à l'*unitas religionis*, Norman projette une ordonnance complète qu'il mettra en application dans une visite de tout le pays. En fait son effort se limitera à quelques *Articuli ordinantiae* et à la visite de deux diocèses. La diète de Västerås (1544) confie une fois de plus au

roi le soin de renforcer l'unité dans le royaume et l'autorise à rendre sa monarchie héréditaire. Ensuite les quelques évêques en charge seront remplacés, l'un après l'autre, par des ordinaires, surintendants, *seniores*. Coup sur coup, après de rigoureuses disgrâces, quittent la scène tous les grands noms de la période précédente, Laurentius Andreae et Olaus Petri, morts en 1552, Norman et Pyhy en 1553. Laurentius Petri demeure fidèle au poste, attendant sans bruit des jours meilleurs. Il est inutile de présenter et de suivre ici les hommes nouveaux que le roi Gustave associe alors à ses desseins.

Quand il meurt (1560), chargé de force et de gloire, « laissant sur le trône sa famille et sa religion » (Voltaire), il lègue à tous l'image d'un « père de la patrie », admiré et redouté, fondateur d'une nation forte et libre. Il est venu à bout de presque tout ce qui pouvait lui faire obstacle, les hommes, les biens, les institutions. Il a accepté nombre d'influences étrangères quand il a cru pouvoir les prendre à son service. C'est ainsi qu'il s'est défait de la tutelle romaine et des usages médiévaux en donnant accès aux apports d'inspiration luthérienne. Cependant on ne peut dire encore que la Suède soit devenue une nation protestante.

De fait il faudra tergiverser encore trente ans et plus. A Gustave I^{er} succède son fils aîné, né en 1533, Erik XIV, dont le premier souci, dès avril 1561, à la diète d'Arboga, est de réduire encore les pouvoirs de ses rivaux possibles. Il aura d'ailleurs beaucoup à guerroyer et de ce fait s'occupera moins directement des affaires d'Eglise, ce qui élargit la liberté d'action de l'archevêque, qui a recouvré son titre. Celui-ci doit se garder d'abord d'une tendance « humaniste » à la stricte orthodoxie luthérienne, puis surtout d'une autre menace moins prévisible, provenant d'un groupe de Réformés venus de Suisse et de France, favorisés par le français Denis Beurée (Beurreus) venu depuis longtemps en Suède comme précepteur du jeune prince maintenant roi. D'ailleurs Erik, doué, cultivé, raffiné, est d'une nature malade et anxieuse, soupçonneux, jaloux de son autorité. Lentement il glisse dans une vraie folie. Il finit par dresser contre lui toute la noblesse. Il est déposé et incarcéré en 1568 et finira par mourir en prison en 1577.

Son frère Jean, né en 1537, qu'il avait maintenu longtemps interné, lui succède sous le nom de Jean III. Cette fois les contestations prennent un tour tout différent. Le nouveau roi a épousé en 1562 la princesse Catherine Jagellon, catholique, sœur du roi de Pologne Sigismond II. Ouvertement il prépare une réconciliation avec Rome, il engage des tractations personnelles puis officielles avec des émissaires romains. Dès qu'il le peut il donne à Laurentius Petri l'ordre de faire imprimer son Ordonnance dont nous publions ci-après la traduction³. Sur quoi l'archevêque meurt le 26 octobre 1573 et c'est Jean III qui se retrouve les mains libres pour retoucher l'Ordonnance. Il la conserve

3. Cf. ci-dessous pp. 246-320.

comme texte de base, mais y apporte des ajustements dans la *Nova Ordinantia* de 1575. En 1576 il fait éditer une *Liturgia Suecanae Ecclesiae catholicae et orthodoxae conformis*, connue sous le nom de Livre Rouge. Il y exprime sa conception toute personnelle d'un catholicisme restauré en même temps que réformé, où il entend ne brusquer personne mais qui ne satisfait pas grand monde. Il négocie à Rome des dispenses générales pour tout le pays : calice aux laïcs, messe en suédois, mariage des prêtres. Il s'efforce de restaurer quelques couvents qui végètent misérablement. En fait ses négociations échouent. La situation politique et militaire autant que religieuse multiplie les mécontents, qui se rassemblent autour du frère du roi, le duc Karl, dernier fils de Gustave Vasa, né en 1550. A la mort de Jean III, le 17 novembre 1592, on constate avec effarement que l'héritier légitime du trône, Sigismond, né pendant la captivité de son père, est catholique, déjà roi de Pologne depuis 1587. Il vient en effet se faire couronner à Upsal en 1594, malgré l'hostilité exprimée au synode national d'Upsal l'année précédente (20 mars 1593), sur lequel nous reviendrons. Le pays frôle la guerre civile. La résistance s'organise, menée par le duc Karl, pour des raisons mêlées, une fois de plus. Sigismond tente une rentrée armée dans son propre royaume. Il se fait battre, il est banni et déposé. (C'est à ce moment qu'en France Henri IV signe l'Edit de Nantes). Il retourne en Pologne, où son règne ne prendra fin qu'en 1632. Karl est alors élu régent (1599) puis roi (1603). Il régnera sous le nom de Charles IX jusqu'en 1611.

Tout dès lors paraît irréversible. Dès les années suivantes (Norrköping, 1604 ; Örebro, 1617), il sera tenu pour une trahison d'être en Suède à la fois suédois et catholique et tout Suédois devenant catholique est passible de bannissement et même de la peine de mort (cette mesure ne sera rapportée qu'en 1871). Le fils de Charles IX sera roi de 1611 à 1632, sous le nom de Gustave II Adolphe, nom qui associera pour la postérité, aussi bien en sa propre patrie qu'au dehors, la grandeur suédoise et le luthéranisme militant. Sa fille Christine, en 1654, reine depuis déjà plus de vingt ans en y comptant les douze années de régence, renoncera au trône pour passer à la foi catholique. On sait la suite et, comment depuis lors, après avoir tant tardé à devenir et se déclarer protestante, la Suède est devenue à la fois une forteresse luthérienne et une grande nation de l'Europe.

II. L'ORDONNANCE ECCLÉSIASTIQUE DE LAURENTIUS PETRI (1571)

Nous avons consciemment élargi le cadre historique dans lequel se situe Laurentius Petri pour que son portrait y trouve plus aisément sa juste place. Revenons sur sa personne et son œuvre. Nous insisterons, il va de soi, sur son Ordonnance dont nous publions la traduction ci-après⁴ et à laquelle ces pages introduisent.

4. Cf. ci-dessous pp. 246-320.

Nous ne possédons, hélas, aucune étude d'ensemble sur Laurentius Petri, sa vie et sa pensée. Il n'existe ni une biographie étoffée, ni une édition cohérente de ses œuvres. Certaines de celles-ci n'ont jamais été imprimées, d'autres ne l'ont été qu'au xvi^e siècle ; et toutes sont disséminées au long de quarante années d'activité, disparates par leurs sujets, leur style, leur ampleur. Son frère Olaus est sensiblement mieux traité. Mais les deux frères étaient très différents en bien des points. L'aîné est un novateur, qui a toujours poussé de l'avant sans trop calculer, sans porter de responsabilité supérieure dans son Eglise. Il écrivait aisément et lisiblement, sentait à quels besoins il répondait. Ses écrits s'étendent presque tous sur une quinzaine d'années. Laurentius, lui, a été l'homme de la continuité. Il a pris la plume souvent, quand les circonstances l'exigeaient, de sorte que même ses écrits de doctrine sont de controverse. Il fut plus pasteur que penseur. Il a pris le parti de ne jamais se laisser rebuter, imposant le respect à tous par sa dignité et sa constance, sans bousculer ni rejeter personne, sans se sentir annihilé par l'aplomb et les rebuffades du roi, qui ne l'épargnait guère mais n'a jamais osé s'en prendre directement à lui, encore moins se défaire de lui. Il a gardé le sens du possible et finalement, n'ayant cessé d'embarrasser les uns et de réconforter les autres, il gagna la partie juste avant de mourir, puis, chose plus étonnante, davantage encore vingt ans plus tard.

De sa biographie nous avons relevé déjà l'essentiel. Ajoutons-y quelques traits. Né à Örebro en 1499, il fait, comme avant lui son frère, ses premières études chez les Carmes de la ville, puis séjourne à Upsal et à Wittenberg. Il revient à Upsal pour y être *scholasticus*, maître d'école. C'est là que le roi va le découvrir pour en faire l'archevêque d'Upsal. Ordonné dans l'église des Franciscains de Riddarholm, sur un îlot de la vieille ville de Stockholm, il bénit deux jours plus tard le mariage du roi, dont il épousera un jour, en secondes noces, une cousine (il aura sept enfants et ses deux successeurs seront ses gendres). Puis il s'attache à son ministère avec dévouement et sérieux. Ses fonctions sont complexes. Le diocèse d'Upsal est immense, comprenant tout le nord de la Suède jusqu'aux frontières indécises de la Laponie, mais il embrasse aussi la capitale et ses environs (Stockholm n'est devenu un évêché qu'en 1942) où une présence vigilante est souvent requise. Son frère y est, en principe, son subordonné, mais que peut faire Laurentius à Stockholm sans le secrétaire de la ville, puis du roi ? On a l'impression que le roi les tient l'un par l'autre. C'est ainsi que dans l'odieux procès tragi-comique de 1540 contre Olaus et Laurentius Andreae le roi contraint l'archevêque à siéger dans le tribunal qui condamne son frère à mort.

Quant à lui, il écrit quand il l'estime nécessaire et ses premiers écrits sont « réformateurs », visant l'eau bénite, le culte des saints, les pèlerinages et les croix des chemins. Il favorise aussi, naturellement, l'éclosion et la diffusion des écrits de son frère. En 1541, nous le

disions, il veille à l'achèvement de la Bible complète dite encore aujourd'hui « de Gustave Vasa » (le Nouveau Testament était publié depuis 1526). Plus tard il continuera de faire imprimer ou circuler des écrits de controverse ou d'utilité pastorale, ainsi qu'une Postille sur les leçons bibliques du cycle annuel (en 4 tomes, 1555). Jusqu'à la fin il écrira, mais il ne produira aucun ouvrage que nous puissions qualifier de « dogmatique », aucun exposé d'ensemble de sa pensée.

Le roi s'était réservé le contrôle de tout ce qui s'imprimait à Stockholm et, dès lors, dans tout le pays. Cet absolutisme royal ne pouvait que peser sur la conscience de Laurentius, convaincu que l'autorité royale provenait de Dieu. Même un archevêque ne pouvait passer outre à cette institution divine. Du reste le roi était seul qualifié pour donner force de loi à un règlement d'Eglise, ainsi qu'il en allait dans toutes les principautés allemandes devenues luthériennes. L'idée d'une impression et d'une diffusion privées ou surtout clandestines n'a pas même dû l'effleurier. Entre l'indépendance qu'il estimait nécessaire à son office et la soumission délibérée au despotisme royal, nous croyons peut-être que Laurentius Petri se trouvait en porte-à-faux, mais lui-même devait s'estimer en paix, jusqu'au temps où redeviendrait possible un équilibre plus confortable.

*

Temporiser de la sorte témoignait du moins d'une persévérante suite dans les desseins. Il n'a cessé de penser à une œuvre qu'il jugeait indispensable à l'Eglise de son pays et qu'il a refaite plusieurs fois pendant une trentaine d'années. De tous côtés la confusion régnait dans l'enseignement des chaires paroissiales et les pratiques du culte. Ainsi en va-t-il aux périodes de fermentation religieuse : des usages locaux peuvent prendre naissance et se répandre spontanément, à mesure que les usages anciens, sans jamais être abolis, perdent leur sève vitale et se voient contestés. En Suède, depuis les années 1520, les usages oscillaient comme au gré des vents et les clergés locaux, livrés à eux-mêmes, étaient désorientés. Sven Kjöllérström précise par exemple qu'à Linköping vers 1537 un prêtre avait le choix entre quatre manières très différentes de dire la messe. Comment remettre ordre et clarté dans une telle confusion ? C'est à ce désarroi que Laurentius, très tôt, voulut porter remède. Œuvre de sa vie, c'est trop dire, car il s'est occupé de bien d'autres choses. Mais ce fut l'un de ses fils conducteurs. L'Ordonnance ecclésiastique est ce qui ressemble le plus à une synthèse de ses pensées profondes et des formes de culte qu'il veut voir adoptées par tous. Il allait laisser à la Suède, non un exposé d'idées, même supposées riches de conséquences pratiques, mais proprement une « œuvre », un travail directement efficace et qui directement servirait et alimenterait la vie de l'Eglise. En cette œuvre apparaît le mieux sa volonté d'asseoir la Réforme en Suède sur la base de l'Evangile prêché

aux ancêtres sans sacrifier certains éléments anciens auxquels il savait que nombre de chrétiens, clergé et fidèles, manifestaient leur attachement. Grâce à quoi par la suite un monde luthérien très fermé s'est révélé gardien d'authentiques valeurs d'un Moyen Age par ailleurs répudié.

Il ne semble pas possible de dater avec précision la toute première intuition génératrice de cet ambitieux projet. Mais les modèles qui se sont multipliés dans les principautés d'Allemagne lui étaient connus. L'idée de s'en inspirer a pu lui venir très tôt, dès le début de la période normannienne. C'est peut-être à ce temps déjà, vers 1540, que nous renvoie l'*Introductorium theologicum* qu'a édité naguère Aake André, copie plus tardive d'un original perdu qui pourrait remonter jusque là et dont le contenu correspond à onze chapitres de notre actuelle *Kyrkoordning*. Un projet plus étudié présenté à la diète d'Arboga (1546) est repoussé, de même que les *Articuli aliquot* soumis à celle de Vadstena (1552). Il semble alors que Laurentius Petri prenne le parti de refondre tout son travail et mette sur pied un nouveau projet complet inspiré méthodiquement des sources allemandes. Selon E. Färnström les dépendances sont les plus évidentes envers les *Kirchenordnungen* de Wurtemberg de 1553 (œuvre de Johann Brenz) et de Mecklembourg de 1552, elles-mêmes dépendantes de documents antérieurs. Nous avons conservé un exemplaire manuscrit du Projet présenté à Erik XIV en 1561 et que le roi refusa, probablement influencé par ses amis calvinistes. La filiation apparaît dans le choix et l'ordre des matières traitées et jusque dans maint détail puisque certains passages sont traduits de près ou à peine démarqués. Ayant mené cette comparaison avec minutie, ne craignant pas de disposer les textes en deux ou trois colonnes, E. Färnström conclut que Laurentius Petri est un luthérien de bonne souche, bien que teinté de mélanchthonisme, mais qu'il a légué au luthéranisme suédois une physionomie particulière qui ne se retrouve nulle part ailleurs.

Quoi qu'il en soit, après le refus d'Erik XIV, qu'il estime apparemment moins catégorique que ceux de Gustave, Laurentius Petri garde son travail en réserve sans le refondre de nouveau et, moyennant quelques retouches, prend la liberté d'en distribuer à titre personnel un certain nombre d'exemplaires. L'avènement de Jean III lui offre soudain des chances nouvelles. Le roi lui demande de publier son texte définitif, donne l'ordre de le faire imprimer (1571) et se charge de le faire agréer l'année suivante au synode d'Upsal (1572).

Quelles sont les différences entre le Projet de 1561 et l'Ordonnance de 1571 ? Elles consistent en de nombreux détails de style, vocabulaire ou constructions, en quelques phrases ajoutées, supprimées ou rebâties, et en quelques additions plus importantes, dont la plus notable concerne les prêtres et les évêques, y compris un rituel plus développé de l'ordination d'un évêque élu, squelettique dans le Projet de 1561.

Ajoutons-y les brèves lignes de la fin ⁵, auxquelles Jean III s'empressera de donner suite, et surtout le préambule « Au lecteur » (*Till läsaren*) ⁶, placé en tête, hors de la série des chapitres, et qui n'avait aucun équivalent. On le lira posément, car il jette un jour vif sur l'Ordonnance tout entière. C'est une déclaration de principes, que Laurentius Petri qualifie de « brève », car il a développé les mêmes idées dans un ouvrage de 1566 intitulé *Om kyrkiostadgar och ceremonier* (sur les institutions et cérémonies d'Eglise): il peut donc ici résumer ce que tous doivent déjà savoir.

Un théologien catholique abordant la *Kyrkoordning* ne se sent pas en territoire connu. Le genre littéraire auquel elle appartient, les *Kirchenordnungen* allemandes du xvi^e siècle, est à la fois très prolifique et très localisé dans le temps et l'espace. Leur contenu fixe l'organisation de l'Eglise et les usages culturels, et elles ont, dans un territoire donné, par la sanction du prince ou du duc, reçu force de loi. Les historiens les groupent par familles, plus ou moins dépendantes entre elles. Celle de Laurentius Petri est des plus tardives, et nous connaissons ses antécédents, mais Laurentius Petri n'y fait pas la moindre allusion.

On aimerait aussi connaître ses autres sources, dont la *Kyrkoordning* ne laisse transparaître que de pâles reflets. Jamais il ne fait allusion à Luther ou même à l'Allemagne: il se borne à dire plusieurs fois *vi svenskar* (nous Suédois) et ne compare jamais la Suède aux autres pays. La liste des ouvrages non bibliques qu'il mentionne, sans citation expresse et sans référence, est assez vite épuisée: un seul renvoi très général aux *Loci* de Mélanchthon (l'autre référence à sa Grammaire n'est pas à prendre en compte ici), un autre à la *Margarita Theologica*, compendium de pensée mélanchthonienne traduit en suédois depuis 1558, quelques énoncés attribués aux Pères de l'Eglise, ne témoignant guère d'une fréquentation personnelle. On aimerait savoir quelles études il a faites, comment il a nourri sa pensée et son activité pastorale depuis qu'il est en charge. La *Kyrkoordning* s'éclairerait largement si nous pouvions la comparer à ses autres œuvres. Ose-t-on souhaiter ici que des théologiens suédois s'attaquent un jour avec vaillance à une telle étude?

La *Kyrkoordning* de 1571 telle que nous la lisons aujourd'hui comprend plusieurs groupes de chapitres dont l'enchaînement est assez naturel, mais il serait factice de les diviser en grandes « parties » dotées chacune d'un titre. A la suite donc du Préambule vient la prédication ou enseignement chrétien (chapitres 1-2), supposé fondement de tout le reste. De là on passe au baptême (chapitres 3-6), à la pénitence (chapitres 7-10) qui prépare à la Cène (chapitres 11-12), elle-même suivie de plusieurs chapitres relatifs au culte (chapitres 13-17), puis de la maladie et de la mort (chapitres 20-21). Sur plusieurs de ces sujets un exposé de base est suivi d'une « ordonnance », de direc-

5. Cf. ci-dessous p. 264.

6. Cf. ci-dessous pp. 248-264.

tives pratiques. Sur le mariage, la visite des malades et la sépulture, comme dans l'ensemble sur les offices de prêtre et d'évêque (chapitres 22-27), il n'y a, du moins dans les titres, que des ordonnances. Puis la *Kyrkoordning* prend fin avec deux chapitres sur les écoles et un sur les services hospitaliers.

Tout l'ouvrage est d'un grand intérêt pour l'histoire des idées et de la vie de l'Eglise suédoise. Il n'était pas possible d'en publier la traduction intégrale, mais nous ne pouvions omettre, dans notre choix, l'ensemble très cohérent sur le « ministère ». Ce groupe de chapitres (22-27) n'a pas de source directe dans les modèles allemands, bien que l'on y puisse déceler l'influence d'autres textes de l'Allemagne du Nord et même, dans les rituels d'ordination, quelques traces de Pontificaux nordiques médiévaux.

*

L'« Avis au lecteur » (*Till läsaren*) était, nous l'avons dit, absent du Projet de 1561. Il a été ajouté en vue de la promulgation royale. C'est le morceau le plus long de toute la *Kyrkoordning*, quoiqu'il soit « bref » en comparaison de l'ouvrage publié en 1566. Tentons d'en dégager quelques traits.

a) Dès le début, Laurentius Petri déclare prendre position contre deux « adversaires » et laisse entendre qu'il tiendra la balance égale entre deux extrêmes, tout excès étant un défaut. Il faut y regarder de plus près. D'un côté il y a Rome, rarement appelée de son nom, jamais « l'Eglise catholique ». La réaction s'en prend le plus souvent à ce qui se faisait chez les papistes ou « sous le Pape ». Les reproches sont multiples, visant des pratiques qui engageaient une déformation de la foi. Cependant (pourquoi ?) lentement, à mesure qu'on avance dans la deuxième moitié de la *Kyrkoordning*, ils se raréfient. A vrai dire, les qualifications attribuées à ces erreurs semblent monotones, un peu conventionnelles peut-être, bien que franchement désapprobatrices, mais au total peu comparables aux injures qui circulaient en Allemagne contre l'Antichrist depuis cinquante ans. — En face de Rome, de l'autre côté, les adversaires sont de contours moins nets. On se reportera aux notes où ont été relevés les noms cités plusieurs fois en vrac malgré ce qui les distingue (et ce pour quoi il leur arrive de se battre entre eux). L'étonnant est que tous disparaissent après les premières pages, le papisme restant seul exposé aux flèches. La méthode de balance égale n'est donc appliquée, en fait, que dans la sereine région des principes.

b) Résumant son ouvrage de 1566, Laurentius Petri se borne à ordonner tout son Avis au lecteur en trois étapes. Dans les usages anciens discutés de tous côtés depuis le début de la Réforme (mot qui ne figure jamais dans la *Kyrkoordning*), il établit trois catégories :

ce qu'il fallait rejeter, ce qu'il fallait garder, enfin ce qu'on pouvait garder puisqu'aucun texte de l'Écriture ne l'interdit. Il est clair que ce dernier groupe est par nature le plus discutable : Laurentius Petri y rassemble un certain nombre de pratiques anciennes qu'il veut préserver, sans se mettre en devoir de les justifier selon toutes les règles. Le clergé et les fidèles — plusieurs fois il rappelle qu'il écrit pour les « simples », pas très instruits — garderont peut-être leurs préférences personnelles. Il faut du moins que l'unité soit sauve dans le royaume grâce à ce discernement officiellement formulé.

c) Mais quel critère commande ce discernement ? Ce n'est suggéré qu'en termes assez généraux. La « pure et droite parole de Dieu » est alléguée sans précision sur ce que ce critère élimine. Le principe de « l'Écriture seule » n'est pas non plus précisé, sauf par tangence à propos de la prédication. Le recours à l'Écriture et son usage dans l'enseignement supposent qu'on sait ce qu'elle contient. Et comment le savoir ? Comment s'y prendre pour interpréter « l'Écriture par l'Écriture » ? On évite ainsi tout confessionnalisme : ni Trente d'une part, c'est l'évidence ; ni d'autre part la Confession d'Augsbourg (qui n'apparaîtra qu'au synode d'Upsal en 1593), ni moins encore les autres Ecrits de confession. L'Écriture est censée lue et annoncée dans sa pureté originelle et son intelligence n'est guidée par aucune norme désignée.

d) Enfin, sans y insister, relisons les dernières pages de l'Avis au lecteur, clairement ajoutées (et non rattachées) aux développements qui les précèdent, sur les rapports entre les deux pouvoirs, celui de l'archevêque ou des autres ministres d'Église et celui du roi. L'ajustement concret des deux réalités ainsi rapprochées peut être délicat, ne serait-ce qu'en matière pénale, et pourtant la fermeté du principe ne saurait être ébranlée par ces difficultés ou ces conflits. Nous l'avons vu, la conviction de Laurentius Petri là-dessus a été assez puissante pour l'empêcher de promulguer sa *Kyrkoordning*, prête depuis des années, contre la volonté du monarque. S'il ne se sent pas gêné de tenir du roi ses pouvoirs épiscopaux, c'est qu'il juge le roi, par principe, tenu de protéger l'Église et de promouvoir son bien de toute façon.

A peine Jean III est-il monté sur le trône qu'il se met en devoir de prendre des mesures contre le calvinisme d'importation récente. Il se met d'accord avec Laurentius Petri sur les dernières retouches à apporter à la *Kyrkoordning* avant l'impression. Laurentius Petri, de son côté, continue de fournir ses efforts à la controverse et à l'affermissement de la foi : par exemple il publie un recueil de vingt sermons sur la passion et la mort du Christ (1573) et un opuscule polémique contre Johan Herbst, l'aumônier catholique de la reine Catherine, à propos de l'eucharistie (publié en 1588). Enfin le synode d'Upsal (1572) promulgue sous le patronage du roi la *Kyrkoordning* imprimée et distribuée.

L'année suivante l'archevêque s'éteint pieusement, dans la vénéra-

tion générale, le 26 octobre 1573. L'honneur lui est fait d'être inhumé dans le chœur de sa cathédrale d'Upsal, où la dalle intacte aujourd'hui encore porte, entre autres lignes de l'inscription, ces mots : *Multa pie et graviter scripsit et ordinavit*. Cet honneur, après lui, n'a été conféré qu'à Nathan Söderblom (1931), dont la dalle est tout près de la sienne. Gustave Vasa, lui, a reçu une sépulture monumentale dans la chapelle de l'abside.

Plus tard les initiatives de Jean III, plus à l'aise après la mort de l'archevêque et sans guère tenir compte de son successeur, empiètent de plus en plus sur la *Kyrkoordning* qu'il a approuvée et imposée au pays. Il suscite alors les mesures défensives que nous avons dites. Immédiatement après sa mort le duc Karl convoque d'urgence pour le mois de février 1593 un synode extraordinaire, destiné à instaurer enfin une unité stable après tant de variations. En fait le synode du clergé commença le 13 mars et s'acheva dans une assemblée nationale dont la résolution est datée du 20 mars. Elle affirmait, après invocation de la Trinité et en liberté totale, les bases de l'unanimité obtenue. La « pure et bienheureuse Parole de Dieu », elle seule, est critère absolu de la religion. A côté d'elle, il y a les trois symboles anciens et la Confession d'Augsbourg non retouchée (*invariata*), seul document luthérien cité. Enfin la « religion » fixée par le roi Gustave et le bienheureux archevêque Lars Petri, telle qu'elle a été imprimée en 1572, qui fait loi dans la doctrine comme dans les usages d'Eglise. Suit l'exclusion prolixie d'un certain nombre d'abus qui survivent encore. Le tout est signé de Karl, « prince héritier », et de 45 conseillers.

Il serait excessif de dire que la *Kyrkoordning* avait finalement accédé au rang de texte confessionnel. Mais il ne s'en fallait pas de beaucoup. Qu'elle figure ainsi juste à côté de la Confession d'Augsbourg lui confère un statut privilégié à titre d'« expression symbolique de la particularité historique de l'Eglise suédoise » (Y. Brilioth). Il n'est pas sans intérêt de constater que la *Kyrkoordning* a sa place dans les éditions modernes en traduction suédoise des Ecrits de Confession, mais aussi de se rappeler que la première édition suédoise de ces mêmes Ecrits ne date que de 1730, et la première édition des « Ecrits de confession de l'Eglise suédoise », de 1912.

Mais presque aussitôt commencera la « lutte autour de la *Kyrkoordning* » (S. Kjällerström). Le duc Karl y percevra bientôt des senteurs papistes et la dénoncera en vue d'obtenir une autre Ordonnance. Il fait admettre d'abord la nécessité d'un Projet nouveau et la diète de 1602 l'acceptera en effet. On rebondira ensuite de projet en projet, en 1608, en 1626, en 1651, jusqu'à la Loi d'Eglise de 1686. Après quoi des changements sans importance ne nécessitent pas de réédition. Le premier *Handbok* où tout soit réuni sous une nouvelle forme est publié en 1693, et depuis lors les révisions du *Handbok* se sont succédé, de plus en plus proches, en 1811, 1894, 1917, 1942, jusqu'à la toute

dernière qui est en voie d'achèvement, la plus radicale pour autant qu'on en puisse juger de l'extérieur.

Il est frappant qu'à travers ces variations on se reporte chaque fois à la *Kyrkoordning* de 1571 comme au document prototype auquel on se défend de porter atteinte. Cette aura de déférence n'est probablement pas près de s'éteindre. Parfois l'observateur croit deviner qu'il y a dans cette déférence une once de convention familiale, mais qui sait ? Il se peut aussi qu'elle contienne des germes d'avenir et de rajeunissement.

Bibliographie

Les pages qu'on vient de lire sont sommaires et j'ai dû m'abstenir de les justifier sans cesse en signalant les lectures sur lesquelles je m'appuyais. Je dois toutefois reconnaître mes dettes envers de nombreux travaux d'ensemble et de détail qui me sont passés entre les mains depuis près de cinquante ans. La liste ci-dessous n'est pas destinée à être utilisée en Suède et donc ne comprend que peu de titres suédois (en général les thèses ou ouvrages les plus importants publiés en suédois comportent un résumé en une autre langue).

Je voudrais rendre ici un hommage fraternel au P. Theodor van Haag s.j. (Upsal), qui n'est pas revenu de la guerre et dont le travail (cité ci-dessous) n'a pu être publié que posthume. Ses encouragements m'ont été un solide appui dès le début de mes recherches parallèles aux siennes.

1. Le texte de la *Kyrkoordning*

Nous avons la chance de posséder une édition moderne excellente qui reproduit minutieusement l'édition originale et qui par bonheur a été publiée deux fois :

a) *Laurentius Petris Kyrkoordning av aar 1571*, utgiven av Samfundet Pro Fide et Christianismo, med historisk inledning av Lektor Emil FÄRNSTRÖM. Stockholm, 1932 (xxxii-199 pp.) ;

b) *Den svenska Kyrkoordningen 1571 jämte studier kring tillkomst, innehaall och användning*, utg. av Sven KJÖLLERSTRÖM, etc., Lund, 1971 (xv-346 pp.). Les pp. 3-199 sont une reproduction photographique de l'édition précédente avec la même pagination. Le reste du volume est occupé par six études dont la plus importante est celle de l'éditeur S. KJ., *Laurentius Petris kyrkoordning 1571-1971 : Tillkomst och användning* (naissance et rôle de la *Kyrkoordning*), pp. 201-277, aussi dense que riche en précisions sur l'histoire de la *Kyrkoordning* avant et après sa promulgation.

Il faut y ajouter le Projet rédigé par Laurentius Petri dès 1561, manuscrit édité lui aussi par E. FÄRNSTRÖM, *Laurentius Petris handskrivna kyrkoordning av aar 1561*, « Samlingar och studier till Svenska kyrkans historia », 34, Stockholm, 1956 (toutes les différences avec le texte définitif de 1571 sont notées avec soin).

2. Histoire générale

Ragnar SVANSTRÖM et Carl Frédéric PALMSTIERN, *Histoire de Suède*, trad. Lucien MAURY. Paris, 1944, pp. 63-97. C'est le seul ouvrage d'ensemble traduit du suédois en français.

Les courts chapitres ou paragraphes consacrés à la Réforme suédoise dans les ouvrages généraux et les encyclopédies sont rarement de première main.

H. HAUSER et A. RENAUDET, *Les débuts de l'âge moderne*, « Peuples et civilisations », 8, Paris, 1^{re} éd. 1929, 2^e éd. 1938, pp. 216-218.

Jean-Claude MARGOLIN, etc., *L'avènement des temps modernes*, « Peuples et civilisations », 8 (volume destiné à remplacer le précédent), Paris, 1977 (les chapitres d'histoire religieuse sont dus à Jean BOISSET et Bernard VOGLER).

Edouard de MOREAU, « Luther et le luthéranisme » dans *La crise religieuse du XVI^e siècle (Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours)* publiée sous la direction d'Augustin FLICHE et Victor MARTIN, 16), Paris, 1950, pp. 7-163 (sur les pays scandinaves, pp. 124-129).

P.G. LINDHARDT, « Skandinavische Kirchengeschichte seit dem 16. Jahrhundert » dans *Die Kirche in ihrer Geschichte*, éd. B. MOELLER, Band 3, Lieferung M 3, pp. 235-314, Göttingen, 1982 (sur la Réforme en Suède, pp. 276-312).

Maurice GRAVIER, *Les Scandinaves. Histoire des peuples scandinaves. Epanouissement de leurs civilisations des origines à la Réforme*, coll. « Histoire ancienne des peuples », Paris, Lidis-Brepols, 1984. Le chapitre sur la Réforme en Scandinavie, pp. 510-547, avec ses notes, pp. 637-638, est inséré dans une ample perspective. Le livre est fort bien illustré.

3. La Réforme en Suède

Jules MARTIN, *Gustave Vasa et la Réforme en Suède. Essai historique*, Paris, 1906. Travail de première main, qui a vieilli, plus rapide pour la période entre 1527 et 1560. Traduit ou reproduit nombre de documents anciens.

Jean G.H. HOFFMANN, *La Réforme en Suède, 1523-1572, et la succession apostolique*, Neuchâtel-Paris, 1945. La première partie (pp. 57-252) est le seul tableau d'ensemble existant en français, composé au cours d'un long séjour de l'auteur à Stockholm et Upsal ; la deuxième partie (pp. 253-316) offre des extraits traduits des chapitres 22 à 27 de la *Kyrkoordning*.

Id. *Le fait du prince : la Réforme en Suède* (conférence, novembre 1953, à paraître).

Philippe REBEYROL, *La vie intellectuelle et religieuse de la Suède pendant le premier tiers du XVI^e siècle*. Diplôme d'Etudes supérieures, Paris-Sorbonne, 1939 (inédit, photocopie).

Hjalmar HOLMQUIST, « Schweden », I : « Kirchengeschichte » ; II : « Kirchliche Statistik » dans *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche*, 18 (1906), pp. 17-36, 36-38.

Id., *Die schwedische Reformation*, Leipzig, 1925.

Id., *Svenska Kyrkans historia*, III : *Reformationstidevarvet*, volume 1 : 1521-1572 ; volume 2 : 1572-1611, Stockholm, 1933, 452 et 352 pp. Cet ouvrage, qui date un peu, reste fondamental tant pour l'exposé des faits que pour l'illustration et l'abondant répertoire des sources (2, pp. 316-343).

Berndt GUSTAFSSON, *Svensk kyrkohistoria*, coll. « Handböcker i teologi », Stockholm, 1957, pp. 77-100 (très bon manuel destiné aux étudiants).

Georg SCHWAIGER, *Die Reformation in der nordischen Ländern*, Munich, 1962 (sur la Suède, pp. 103-146, 166-175).

Ingun MONTGOMERY, « La Réforme en Suède. Une libération nationale et politique » dans *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, 63 (1983), pp. 113-124.

Bo REICKE, « Die lutherische Reformation in Dänemark-Norwegen und Schweden-Finland » dans *Theologische Zeitschrift*, pp. 294-307.

Carl Gustaf ANDRÉN (éd.), *Reformationen i Sverige. Kontinuitet och förnyelse*, « Skrifter utgivna av Nordiskt Institut för Kyrkohistorisk forskning », 3, Lund, 1973, pp. 300-308 (excellente bibliographie polyglotte).

4. Les hommes, les pensées, les influences

Ivan SVALENIUS, *Gustav Vasa*, Stockholm, 1950, 2^e éd., 1963.

Id., « Gustav Vasa » dans *Svenskt Biografiskt Lexikon*, 17, Stockholm, 1967-1969, pp. 433-442.

Id., *Georg Norman*, Lund, 1937.

Michel DE PAILLERETS, « Gustave Vasa » dans *Catholicisme*, 5 (1963), Paris, col. 434-436.

Robert MURRAY, *Olaus Petri*, Stockholm, 1952.

Conrad BERGENDOFF, *Olavus Petri and the Ecclesiastical Transformation in Sweden 1521-1552. A study in the Swedish Reformation*, Philadelphia, 1928, 2^e éd., 1965.

Sven INGEBRAND, *Olaus Petris reformatoriska aaskaadning*, « Studia Doctrinae Christianae Upsaliensia », 1, Upsal-Lund, 1964.

Eric YELVERTON, *An Archbishop of the Reformation, Laurentius Petri Nericius, Archbishop of Uppsala 1531-1573. A Study of His Liturgical Projects*, Londres, 1958. Etude d'ensemble, due à un anglican fervent de liturgie et de rapprochement, qui contient en traduction anglaise nombre de passages de la *Kyrkoordning*, relatifs surtout à la messe et au ministère.

Id., *The Mass in Sweden. Its Development from the Rite from 1531 to 1917* (Henry Bradshaw, 57), Londres, 1920. Les formulaires successifs y sont présentés et traduits.

Olle HELLSTRÖM, « Laurentius Petri » dans *Svenskt Biografiskt Lexikon*, 22, Stockholm, 1977-1979, pp. 376-383 (notice); pp. 383-385 (la plus récente et complète bibliographie, tant des œuvres de Laurentius Petri que des travaux le concernant).

Emil FÄRNSTRÖM, *Om källorna till 1571 aars kyrkoordning, särskilt med hänsyn till tyska kyrkoordningar*, Stockholm, 1935.

Bo ALHBERG, *Laurentius Petris nattvardsuppfattning*, « Studia Theologica Lundensia », 26, Lund, 1964 : doctrine de la Cène.

Aake ANDRÉN, *Introductorium theologicum. Studier kring ett dokument om prästerlig församlingstjänst fraan svensk reformationstid*, « Samlingar och studier till Svenska kyrkans historia », 23, Stockholm, 1950. Un texte inédit qui pourrait être une première rédaction partielle de la *Kyrkoordning*.

Roland PERSSON, *Johan III och Nova Ordinantia*, « Bibliotheca Theologiae Practicae », 30, Lund, 1973.

Hans CNATTINGIUS, *Uppsala möte 1593. Konturer av en kyrkokris*, Stockholm, 1943.

Ragnar ASKMARK, *Ambetet i den svenska kyrkan i reformationens, ortodoxiens och pietismens tänkande och praxis*, Stockholm, 1949.

Sven KJÖLLERSTRÖM est de beaucoup l'historien qui a le plus écrit depuis cinquante ans sur l'histoire de la Réforme suédoise. Contentons-nous de citer ses ouvrages les plus importants (tous munis d'un résumé) :

— *Striden kring kalvinismen i Sverige under Erik XIV*, « Lunds Universitets Aarskrift », N.F. I, 31 : 5 (thèse de doctorat), Lund, 1935 ;

— *Svenska förarbeten till kyrkoordningen av aar 1571*, « Samlingar... », 2, Stockholm, 1940 ;

— *Biskopstillsättningar i Sverige 1531-1951*, « Studia Theologica Lundensia », 2, Lund, 1952 ;

— *Kräkla och mitra. En undersökning om biskopsvigningar i Sverige under reformationstidevarvet*, « Bibliotheca Theologiae Practicae », 19, Lund, 1965 ;

— « *Sätt att ordinera en vald biskop* » 1561-1942, « Bibliotheca Theologiae Practicae », 33, Lund, 1974.

Oskar GARSTEIN, *Rome and the Counter-Reformation in Scandinavia... I : 1539-1583 ; II : 1583-1622*, Bergen, 1963-1980.

5. Le ministère ordonné

La *Kyrkoordning* dont nous publions ci-après la traduction française est, en ses chapitres 22-27, un texte capital pour ce qui concerne le problème du ministère ordonné et de la succession apostolique. Nous ne pouvons pas énumérer ici les nombreux travaux suédois consacrés à l'étude de ce problème dans la *Kyrkoordning*. Le lecteur de celle-ci pourra apprécier lui-même l'intérêt que ses chapitres sur le ministère peuvent présenter dans un débat sans cesse renaissant, où les avis sont très partagés sur nombre de points d'histoire ou de théologie.

A l'étude de J. Hoffmann citée ci-dessus, nous nous contentons d'ajouter quelques travaux accessibles, même si les plus anciens auraient besoin d'être mis à jour :

Theodor VAN HAAG, « Die apostolische Sukzession in Schweden » dans *Kyrkohistorisk Aarskrift*, 44 (1944), pp. 1-168 (édité ensuite en tiré à part, Stockholm-Upsal, 1945).

Louis-Marie DEWAILLY, « L'Eglise suédoise d'Etat a-t-elle gardé la succession apostolique ? » dans *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 27 (1938), pp. 386-426.

Id., « Consécration et ordinations dans l'Eglise suédoise d'Etat » dans *La Vie intellectuelle*, série de guerre, 3 (15 avril 1940), pp. 30-53.

Id., *Envoyés du Père. Mission et apostolicité* (« Lumière et Nations », 5), Paris, 1960, chap. 2 : « Mission de l'Eglise et apostolicité », pp. 46-113, sur les principes engagés dans la discussion, reprise et mise à jour d'un article publié sous le même titre dans *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 32 (1948), pp. 3-37.

Id., « Petri, Olaus et Laurentius », à paraître dans *Catholicisme*, fascicule 49.

Id., « Ordlista över den kyrkliga terminologin i Laurentius Petris Kyrkoordning av aar 1571 », à paraître dans *Kyrkohistorisk Aarskrift* (Upsal), 1986.

En ce moment même est en cours dans l'Eglise suédoise une révision de la partie du *Kyrkohandbok* qui traite des « consécrations » et actes analogues. Vient de sortir des presses le Projet de révision de cette section importante de la

liturgie suédoise : *Svenska kyrkans gudstjänst, 1968 aars kyrkohandboks-kommitté, band 7 : Vignings-, mottagnings- och invignings-handlingar = Statens Offentliga Utredningar* (abr. S.O.U.), 1985, 45, 259 pp. (avec résumé anglais, pp. 253-257). Ce rapport sera soumis à l'approbation du prochain Synode national (*Kyrkomöte*) au début de 1986. Plusieurs fois ses motivations renvoient à la *Kyrkoordning* de 1571 comme au principal et même au seul document de l'Eglise suédoise qui s'exprime sur le contenu de la *vigning* au ministère ordonné. Puisseons-nous par la publication de sa traduction française, grâce à une coïncidence imprévue, aider ceux qui voudront retourner à ce texte essentiel.